quinze cents étudiants. Chaque professeur annonce en latin la matière de son enseignement, avec les jours et les heures, et on réunit ces annonces dans un grand cadre suspendu dans la cour de l'université..... Une université Allemande se compose de quatre facultés, à savoir: la théologie, la jurisprudence, la médecine, la philosophie. Cette dernière réunit les deux facultés des sciences et des lettres.... Il y a dans toute faculté deux classes de professeurs: des professeurs ordinaires et des professeurs extraordinaires. En outre, de jeunes docteurs sont admis, avec l'agrément de la faculté, à donner des leçons dans la salle publique: c'est là la pépinière des professeurs... Les cours des diverses facultés forment de l'université de Goettingue une espèce d'encyclopédie en action, un immense foyer de lumière et de vie scientifique. Ce mouvement se soutient et se propage au moyen de trois institutions qui se retrouvent à peu près dans chaque université d'Allemagne: une académie, un journal, une bibliothèque."

En visitant ces universités, Mr. Cousin qui voulait avant tout faire un voyage philosophique et littéraire, se mit en rapport avec les professeurs les plus distingués. Il interrogea les plus célèbres élèves de Kant et de Shelling; obtint deux audiences de Goethe; conversa avec Schleirmacher et Bouterweet, et plusieurs autres dont les noms sont aussi durs à prononcer, que leurs idées sont baroques et difficiles à comprendre. Partout le jeune philosophe français fut reçu avec cordialité et bienveillance. Il s'en montre reconnaissant. C'est avec un véritable enthousiasme qu'il parle de ces prétendus grands hommes, à qui on reconnaissait alors un génie inventeur, et qui en réalité, n'ont fait pour la plupart que ressusciter de vieux systèmes, ou désigner par une terminologie barbare des choses connues depuis longtemps. Il fait minutieusement le portrait de chacun de ces savants. Il ne craint pas même de descendre jusqu'à de véritables niaiseries, comme lorsqu'il parle des dernières années de Kant. Il compte les chaises qui garnissaient sa chambre; il nous apprend gravement que le vieux philosophe n'aimait pas que ceux qu'il recevait lui serrassent la main trop fort, et que, bon mécanicien en théorie, mais nullement en pratique, lui, qui se servait si bien de sa plume, il ne savait pas la tailler!

La seconde moitié du volume est consacrée à des matières d'une plus grande importance et plus dignes de la réputation de l'auteur. Je ne ferai que citer plusieurs discours fort remarquables prononcés à l'académie française ou dans d'autres sociétés savantes, une étude intéressante, malgré ses longueurs, sur le comte de Santa-Rosa, réfugié italien, qui finit par succomber glorieusement dans la guerre pour l'indépendance des Grecs; mais je me hâte d'arriver à un chapitre intitulé: *Philosophie populaire.* C'est le morceau capital de ces mélanges, en ce sens du moins qu'il parait résumer, d'une manière assez claire, le système de l'auteur au point de vue des rapports de la philosophie et de la religion, ou, en d'autres termes, de la raison et de la foi.

Personne n'ignore combien de controverses et de débats a suscités de no jours cette question qui autrefois semblait si simple et si facile à résoudre. Dans les siècles de foi, on comprenait que la philosophie est une grande et noble science; mais en même temps, on savait que le philosophe ne crée pas la vérité, et que son travail ne doit pas avoir d'autre objet que de féconder la vérité déjà reçue par la foi naturelle ou surnaturelle. On admettait volontiers que la philosophie est une science nécessaire à l'humanité en général, puisqu'elle est la culture de la raison. Mais on n'oubliait jamais ce principe, qu'elle ne doit pas et ne peut pas être en opposition avec la foi, car l'arbre séparé de sa racine meurt, comme la tige séparée de son germe; et que surtout, quelque soit l'indépendance dont elle jouisse dans son propre domaine, elle ne saurait suffire à remplacer les doctrines révélées pour les intelligences d'élite, encore bien moins pour les masses. Voilà pourquoi au moyen-âge, ainsi qu'aux XVIme et aux XVIIme siècles, les études étaient organisées de telle sorte que la philosophie intellectuelle n'était qu'une préparation à la théologie, qui apparaissait comme un magnifique couronnement de tout l'édifice.

Les philosophes modernes ont voulu changer tout cela. Ils ont prétendu élever autel contre autel. On disait un jour à Kant que la philosophie est la servante de la religion: "Oui, répondit-il, et ses opinions bien connues ne laissent pas de doute sur sa pensée, mais il faudrait décider si elle n'en est pas le porte-flambeau plutôt que le porte-queue."

Mr. Cousin n'ose pas aller si loin. Chez lui, la philosophie n'est pas la maitresse de la Religion; ce sont deux puissances qui traitent d'égale à égale, deux flambeaux qui jettent un pareil éclat et qui se suffisent chacun à soi-même. "Oui, dit-il dans cet essai de philosophie populaire, on peut, on doit même enseigner au peuple la philosophie, si elle est, comme elle le prétend, *la science des grandes vérités intellectuelles et morales.* Cette philosophie populaire comprend autant de parties que la philosophie savante; elle a sa *psychologie, sa morale, sa théodicée;* et on peut fort bien enseigner tout cela à tout le monde, en écartant les termes scientifiques, sans retrancher aucune vérité essentielle. Approchons de tous les hommes les sources pures de la vraie et de la bonne science, ou plutôt faisons les jaillir en eux; car ils les portent dans leur sein. Ayons un peu confiance dans le sens commun, osons le suivre jusqu'où il mène. *Il conduit plus loin et plus haut qu'on ne le croit.*"

Il faut pourtant le reconnaître, à part sa folle prétention de convertir la philosophie en une doctrine suffisante pour les intelligences cultivées comme pour l'esprit du peuple, et de vouloir faire de son enseignement une espèce de sacerdoce, dont les professeurs, ses élèves, auraient été les prêtres, et lui le pontife suprême, Mr. Cousin a rendu de très-grands services à la science. Lorsqu'il prit en main le sceptre de la philosophie, on en était encore en France au scepticisme railleur de Voltaire et au sensualisme de Condillac. Il tira la philosophie de l'ornière honteuse où elle était retenue depuis trop longtemps. Il remonta jusqu'à Platon et Socrate; il emprunta à ces sages de l'antiquité des idées sublimes, que le christianisme sans doute lui aurait pu révéler, mais qui n'en firent pas moins prendre à la philosophie un nouvel essor vers les régions seraines du spiritualisme. Sous sa direction, les philosophes admirent désormais toutes les grandes et importantes vérités de l'existence de Dieu, de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme, ce que la raison humaine peut découvrir par ses forces; et s'ils ne reconnurent pas franchement la nécessité indispensable d'une doctrine religieuse, puisant à des sources divines, ils n'osèrent plus au moins s'avouer ouvertement les adversaires de la Révélation.

ENIGME.

Je suis joli, je suis affreux;
J'amuse, ou je tourmente l'homme.
Quoique je sois sans pieds, sans yeux,
Je pourrais vous mener à Rome.
Je nais et meurs à chaque instant.
Pour bourreau j'eus toujours mon père,
Et ma destruction souvent
Vous contente ou vous désespère.

Les mots des dernières énigmes sont: *Cercueil et Son Semblable.*

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'Abeille paraît autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d., payable immédiatement. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille.*

AGENTS.

A Sainte-Thérèse . . . . . M. A. Thérien.
A l'Assomption . . . M. H. C. W. Laurier.
A la Petite-Salle . . . . M. W. Couture.
Chez les Externes . MM. P. Doherty. Chs. Baillargeon.

A. LEPAGE, Gérant.